

I

Les techniciens lui disent que la fille derrière la vitre n'a pas prononcé un mot depuis qu'ils l'ont amenée. Ça ne le surprend pas de prime abord, pas avec les traumatismes qu'elle a subis ; mais tandis qu'il l'observe à travers le miroir sans tain, il se met à douter de sa première impression. Elle est affalée sur la chaise en métal, le menton appuyé sur sa main bandée, son autre main traçant d'obscurs symboles sur la surface de la table en inox. Ses yeux sont mi-clos, ombrés de cernes profonds, et ses cheveux noirs sont sales et ternes, coiffés en arrière, tout emmêlés. Elle est épuisée, manifestement.

Mais il ne la qualifierait pas de traumatisée.

Sirotant son café, l'agent spécial du FBI Victor Hanoverian étudie le comportement de la fille en attendant que les membres de sa brigade arrivent. Son équipier, au moins. Le troisième pilier de leur équipe se trouve à l'hôpital avec les autres filles, où il essaie d'avoir des nouvelles de leur état de santé et – quand c'est possible – leurs noms et leurs empreintes. D'autres agents et techniciens sont sur la propriété, et les quelques informations qu'ils lui ont fait remonter lui donnent envie d'appeler chez lui et de parler à ses propres filles, pour s'assurer qu'elles vont bien. Mais il a un don avec les gens, en particulier avec les enfants traumatisés ; la raison commande

donc qu'il soit ici, à attendre de pouvoir parler à cette victime un peu spéciale.

Il note les légères marques rouges autour de son nez et de sa bouche, dues à un masque à oxygène, les traces de terre et de suie sur son visage et ses vêtements d'emprunt. Des bandages entourent sa main et le haut de son bras gauche, et, à leur épaisseur, il en devine d'autres sous le fin maillot de corps que quelqu'un lui a prêté à l'hôpital. Elle frissonne dans son pantalon de travail vert délavé, évite de poser ses pieds nus sur le sol glacé, mais elle ne se plaint pas.

Il ne sait même pas comment elle s'appelle.

Il ne connaît pas les noms de la plupart des filles qu'ils ont sauvées, ni l'identité de celles pour qui ils sont arrivés trop tard, bien trop tard. Celle-ci n'a parlé à personne hormis aux autres filles, et encore n'ont-elles échangé aucun nom, aucune information. Juste... eh bien, il est difficile d'appeler cela du réconfort : « Tu vas mourir, mais peut-être pas ; maintenant détends-toi, et laisse les médecins faire leur travail ». Cela n'avait rien de particulièrement rassurant, et pourtant, c'est exactement l'effet que cela semblait avoir eu sur les autres filles.

Elle se redresse sur sa chaise, lève lentement les bras au-dessus de sa tête et s'étire jusqu'à ce que tout son dos cambré soit bandé comme un arc. Les micros captent le craquement douloureux de ses vertèbres. Secouant la tête, elle s'affale à nouveau sur la table, une joue appuyée contre la surface en métal tout comme les paumes de ses mains, posées bien à plat. Elle détourne la tête du miroir, se détourne de lui et des autres qu'elle sait juste derrière, mais ce faisant, offre à leur vue un autre centre d'intérêt : les dessins.

L'hôpital lui en a fourni une photographie ; il discerne sur ses omoplates les bords des surfaces colorées brillantes. Le reste du motif est plus difficile à distinguer, mais le maillot de corps n'est pas suffisamment épais pour le dissimuler tota-

lement. Il sort la photo de sa poche, la place sur la vitre, et compare le motif visible sur le papier glacé à ce qu'il peut voir sur le dos de la fille. En soi, la chose n'aurait pas eu de signification particulière, si ce n'était le fait que toutes les autres filles, à l'exception d'une seule, présentaient la même caractéristique. Les couleurs étaient différentes, les motifs aussi, mais le procédé était identique.

— Vous croyez que c'est lui qui leur a fait ça, monsieur ? demande un des techniciens en regardant la fille sur le moniteur.

La caméra, cette fois, filme depuis l'autre côté de la salle d'interrogatoire et cadre son visage en plan serré, ses yeux fermés, sa respiration lente et profonde.

— On va bientôt le savoir, se contente de répondre Victor Hanoverian qui n'aime pas se perdre en conjectures, surtout lorsqu'ils en savent aussi peu.

C'est l'une des rares fois de sa carrière où ce qu'ils découvrent est bien pire que ce qu'ils avaient pu imaginer. Il est pourtant habitué à envisager le pire. Quand un enfant disparaît, tout le monde se donne à fond pour le retrouver, même si personne ne s'attend à ce que la pauvre chose soit toujours en vie au terme de l'enquête. Ils l'espèrent, au mieux. Ils ne *s'attendent* pas à ce que ce soit le cas. Il a déjà vu des corps si petits que c'est un miracle qu'il existe des cercueils adaptés, vu des enfants violés avant même de connaître le sens de ce mot ; mais, d'une certaine manière, cette affaire est tellement exceptionnelle qu'il en a perdu tous ses repères habituels.

Il ne sait même pas quel âge elle a. Les médecins lui donnent entre seize et vingt-deux ans, mais ça ne l'aide pas beaucoup. Seize ans, cela signifierait qu'elle doit être assistée par un représentant des services sociaux, mais ces derniers ont déjà pris d'assaut l'hôpital et commencé à faire des difficultés. Ils font un boulot précieux et nécessaire, mais il n'empêche

qu'il les a dans les pattes. Il essaie de penser à ses propres filles, à la réaction qu'elles auraient si elles étaient enfermées dans une pièce comme cette jeune femme, mais elles n'ont pas cette indépendance frondeuse. Cela signifie-t-il qu'elle est plus âgée ? Ou seulement qu'elle est plus habituée à faire preuve de froideur et de distance ?

— Est-ce qu'on a du nouveau du côté d'Eddison ou de Ramirez ? demande-t-il aux techniciens, sans quitter la fille du regard.

— Eddison ne va pas tarder. Ramirez est toujours à l'hôpital avec les parents de la plus jeune des filles, répond une des femmes.

Yvonne ne regarde pas la fille dans la salle d'interrogatoire, même pas sur les moniteurs. Elle a une enfant en bas âge à la maison. Victor se demande s'il doit la décharger de cette affaire – c'est son premier jour de reprise – mais il décide de lui laisser l'initiative d'en parler si c'est trop difficile pour elle.

— C'est elle qui a déclenché les recherches ?

— Oui, deux jours seulement après sa disparition du centre commercial où elle faisait les boutiques avec ses amies. Elles ont dit qu'elle était retournée à la cabine d'essayage avec d'autres vêtements ; ils ne l'ont pas vue revenir.

Une personne de moins à retrouver.

Ils ont pris des photos de toutes les filles à l'hôpital, y compris de celles qui sont mortes en chemin ou à l'arrivée, et ils tentent de les mettre en corrélation avec le fichier des personnes disparues. Cela prendra du temps, ils le savent. Quand les agents ou les médecins ont demandé leurs noms aux filles qui étaient en meilleur état physique que les autres, elles se sont tournées vers cette fille-là, de toute évidence la plus influente du groupe, et la plupart n'ont rien répondu. Quelques-unes ont paru y réfléchir, avant de fondre en larmes et de déclencher l'arrivée précipitée des infirmières.

Mais pas cette fille dans la salle d'interrogatoire. Quand ils lui ont posé la question, elle s'est contentée de détourner la tête. Elle agit comme si cela lui était égal qu'on l'ait retrouvée.

D'où les interrogations de certains d'entre eux, qui se demandent si oui ou non elle est une victime.

Victor soupire et termine le reste de son café, avant d'écraser son gobelet et de le jeter dans la corbeille près de la porte. Il préférerait attendre Ramirez ; une autre présence féminine dans la salle d'interrogatoire est toujours utile dans ce genre de circonstances. Mais peut-il se permettre de l'attendre ? Il n'a aucune idée du temps qu'elle va passer avec les parents, ni si d'autres parents ne vont pas débarquer en masse à l'hôpital dès que les photos seront reprises dans la presse. Si tant est qu'ils décident de les communiquer aux journalistes, se reprend-il en plissant le front. C'est la partie qu'il déteste, donner son feu vert pour étaler les photos des victimes dans la presse écrite et sur les écrans de télévision ; plus moyen ensuite pour elles d'oublier ce qu'il leur est arrivé. Il peut au moins attendre d'avoir le résultat du fichier des personnes disparues.

La porte s'ouvre et se referme bruyamment derrière lui. La salle d'interrogatoire est insonorisée, mais la vitre tremble légèrement et la fille se redresse aussitôt sur sa chaise, ses yeux plissés tournés vers le miroir sans tain ; à l'évidence, il y a du monde derrière.

Victor ne se retourne pas. Personne ne claque les portes comme Brandon Eddison.

— Du nouveau ? demande-t-il.

— Ils ont identifié par recoupement deux disparitions assez récentes. Les parents sont en route. Pour le moment, ça ne concerne que la côte est.

Victor récupère la photo sur la vitre et la remet dans la poche de sa veste.

— Des infos sur notre fille ?

— Certaines des autres l'ont appelée Maya après qu'on l'a conduite ici. Pas de nom de famille.

— Son vrai prénom ?

Eddison souffle sèchement par le nez.

— M'étonnerait, dit-il.

Il a du mal à remonter la fermeture Éclair de sa veste sur son tee-shirt des Redskins. Quand l'équipe d'intervention a découvert les survivantes, l'équipe de Victor, qui avait terminé son service, a été rappelée pour prendre les choses en main. Étant donné les goûts d'Eddison, Victor remercie le ciel qu'il n'y ait pas de femmes nues sur son tee-shirt.

— On a une équipe qui fouille la maison principale pour voir si le salopard n'a rien gardé des affaires personnelles de ses victimes.

— Je crois qu'on peut dire sans trop se tromper qu'il a bel et bien gardé une partie de ce qu'elles avaient de plus personnel.

Se souvenant peut-être de ce qu'il avait vu à la propriété, Eddison ne le contredit pas.

— Pourquoi celle-là ? demande-t-il. Ramirez dit qu'il y en a d'autres qui ne sont pas trop grièvement blessées. Elles sont surtout plus effrayées, plus disposées à parler. Celle-là a l'air d'être une dure à cuire.

— Les autres filles comptent sur elle. Je veux savoir pourquoi. Elles devraient n'avoir qu'une envie : rentrer chez elles. Alors, pourquoi se tournent-elles vers elle et refusent-elles de répondre aux questions ?

— Tu penses qu'elle pourrait être complice ?

— C'est ce qu'il nous reste à découvrir.

Ramassant une bouteille d'eau sur le comptoir, Victor prend une longue inspiration.

— Très bien, dit-il. Allons parler à Maya.

Elle se redresse sur sa chaise à leur entrée dans la salle d'interrogatoire, ses doigts entourés de bandes de gaze entre-

croisés sur son ventre. Ce n'est pas, tant s'en faut, la posture défensive à laquelle il s'attendait, et il est clair, à en juger par le froncement de sourcils d'Eddison, que son équipier est tout aussi déconcerté que lui. Elle les toise rapidement du regard, prend la mesure de la situation, sans rien laisser transparaître sur son visage.

— Merci d'être venue avec nous, dit-il en guise de salutations, passant sur le fait qu'elle n'a guère eu d'autre choix que de les suivre. Voici l'agent spécial Brandon Eddison, et je suis l'agent spécial responsable Victor Hanoverian.

La fille a un rapide mouvement du visage qui relève fugacement le coin de ses lèvres, mais il n'appellerait pas cela un sourire.

— L'agent spécial responsable Victor Hanoverian, répète-t-elle d'une voix sourde et éraillée. Vous n'avez pas plus court ?

— Vous préférez peut-être Victor ?

— Je n'ai pas vraiment de préférence, mais merci.

Il dévisse le bouchon de la bouteille d'eau et la lui tend, profitant de cet instant pour réorienter sa stratégie. Traumatisée ? Certainement pas. Et pas timide non plus.

— En général, les présentations ne s'arrêtent pas là.

— Oh, c'est vrai, vous allez me donner les petits détails personnels, risque-t-elle. Vous aimez la vannerie et la natation, et l'agent Eddison aime arpenter les rues en minijupe et talons hauts ?

Eddison émet un grognement et tape du poing sur la table.

— Quel est votre nom ?

— Ne soyez pas grossier.

Victor se mord la lèvre en essayant de ne pas rire. Cela ne ferait pas avancer les choses – cela aiderait encore moins son équipier à garder son calme – mais il en a bel et bien envie.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, nous dire votre nom ?

— Non, merci. Je ne crois pas pouvoir partager ça avec vous.

— Plusieurs filles vous ont appelée Maya.

— Dans ce cas, pourquoi me poser la question ?

Il entend Eddison reprendre sèchement son souffle, mais ignore sa réaction.

— Nous voulons juste savoir qui vous êtes, comment vous êtes arrivée ici. Nous voulons vous aider à rentrer chez vous.

— Et si je vous dis que je n'ai pas besoin de votre aide pour rentrer chez moi ?

— Alors, je me demanderais pourquoi vous n'êtes pas rentrée chez vous avant que tout cela n'arrive ?

Elle esquisse un sourire et arque brièvement un sourcil, avec l'air d'approuver. C'est une jolie fille au teint hâlé et aux yeux marron clair, presque ambrés, mais elle n'est pas d'un naturel facile. La faire sourire sera difficile.

— Je crois que nous connaissons tous les deux la réponse à cette question. Mais je ne suis plus là-bas, n'est-ce pas ? Je peux rentrer chez moi maintenant.

— Et où est-ce, chez vous ?

— À vrai dire, je ne sais même plus si j'ai toujours un chez-moi.

— Ce n'est pas un jeu, intervient rudement Eddison.

— Non, bien sûr que non, approuve-t-elle calmement. Des gens sont morts, des vies sont gâchées, et je suis sûre que ça vous a coûté d'abandonner votre match de football.

Eddison rougit en remontant la fermeture Éclair de sa veste sur son tee-shirt.

— Vous ne me paraissez pas du tout nerveuse, lui fait remarquer Victor.

Elle hausse les épaules et boit une gorgée d'eau, tenant la bouteille avec précaution entre ses mains bandées.

— Pourquoi, je devrais ?

— La plupart des gens sont nerveux quand ils parlent au FBI.

— Je ne vois pas pourquoi. Parler au FBI, c'est un peu comme parler avec...

Elle mord sa lèvre inférieure gercée et grimace, du sang perlant à la surface de la peau craquelée. Elle boit une autre gorgée d'eau.

— Avec ? l'encourage-t-il avec douceur.

— Lui, répond-elle. Le Jardinier.

— L'homme qui vous a détenue... Vous parliez avec son jardinier.

Elle secoue négativement la tête.

— C'était *lui*, le Jardinier.



Il faut que vous compreniez, je ne lui ai pas donné ce nom par peur ou dévotion, ni même par un quelconque sens des convenances mal placé. Je ne lui ai pas donné ce nom tout court. Comme pour tout le reste dans cet endroit, ce qualificatif est né de notre propre ignorance. Il fallait inventer de toutes pièces ce que nous ne comprenions pas ; ce qui n'était pas inventé finissait par ne plus avoir d'importance. C'est une forme de pragmatisme, je suppose. Les gens aimants et chaleureux qui ont désespérément besoin de l'approbation des autres sont sujets au syndrome de Stockholm, tandis que les autres adoptent une attitude pragmatique. Ayant vu les deux comportements chez certains, je choisis le pragmatisme.

J'ai entendu prononcer le nom durant mon premier jour au Jardin.

Je suis arrivée là-bas avec une migraine atroce, cent fois pire que toutes les gueules de bois que j'avais pu connaître. J'arrivais à peine à ouvrir les yeux au début. La douleur fusait dans mon crâne à chaque respiration ; c'était pire au moindre mouvement. J'ai dû gémir parce que j'ai senti soudain un tissu

froid et humide sur mon front et mes yeux, et entendu une voix me rassurer en m'expliquant que « ce n'était que de l'eau ».

Je n'aurais su dire ce qui m'agaçait le plus : le fait que mon mieux-être soit apparemment une telle préoccupation pour elle, ou bien le constat qu'il s'agissait d'une femme ; parce que j'étais absolument certaine que c'étaient deux hommes qui m'avaient enlevée.

Un bras glissa derrière mes épaules, me redressa délicatement, avant qu'une main ne colle le bord d'un verre contre mes lèvres.

— Ce n'est que de l'eau, promis, répéta-t-elle.

Je bus. Que ce fut juste de l'eau ou non n'avait pas d'importance.

— Tu es capable d'avaler des comprimés ?

— Oui, dis-je dans un murmure qui suffit à enfoncer un nouveau clou dans mon crâne.

— Ouvre la bouche alors.

J'obéis ; elle déposa deux petits comprimés plats sur ma langue, et me fit boire à nouveau. Je fis docilement ce qu'elle voulait, en m'efforçant de ne pas vomir quand elle m'allongea de nouveau, doucement, sur un drap frais recouvrant un matelas ferme. Elle se tut ensuite, jusqu'à ce que les lumières colorées cessent de danser derrière mes paupières et que je me mette à bouger de mon propre gré. Elle ôta ensuite le tissu de mon visage, et mit sa main en visière au-dessus de mes yeux pour me protéger de l'éblouissement de la lumière, le temps que je réussisse à empêcher mes paupières de cligner.

— Ce n'est pas la première fois que tu fais ça, on dirait, lui fis-je remarquer d'une voix rauque.

Elle me tendit le verre d'eau.

Même recroquevillée sur le tabouret à côté du lit, il était facile de voir qu'elle était grande. Grande et mince, avec de longues jambes finement musclées. Elle me fit penser à une amazone, ou encore à une lionne à l'étrange posture

disloquée. Ses cheveux d'un blond fauve étaient relevés de manière hirsute sur sa tête, révélant un visage à l'ossature bien marquée et aux yeux bruns irisés de lueurs dorées. Elle portait une robe noire en soie nouée haut autour de son cou.

Elle accueillit ma remarque directe avec quelque chose qui s'apparentait à du soulagement. Je suppose qu'elle préférerait cela aux hurlements hystériques auxquels elle avait probablement déjà eu droit.

— On m'appelle Lyonette, dit-elle tandis que je reportais mon attention sur le verre d'eau. Inutile de me dire ton nom ; je n'aurai pas le droit de l'utiliser. Il vaut mieux l'oublier, si tu le peux.

— Où sommes-nous ?

— Au Jardin.

— Le Jardin ?

Elle haussa les épaules, gracieuse jusque dans ce simple mouvement, tout en fluidité.

— Il fallait bien un nom pour cet endroit ; alors, celui-là ou un autre... Tu veux le visiter ?

— Je suppose que tu ne connais pas un chemin pour nous sortir d'ici ?

Elle se contenta de me regarder.

Bon, d'accord. Je fis basculer mes jambes hors du lit, enfonçai mes poings dans le matelas et me rendis compte que j'étais complètement nue.

— Des vêtements ?

— Tiens.

Elle me tendit un morceau d'étoffe noire soyeuse qui s'avéra être une robe de soirée mi-longue, ras du cou sur le devant, mais dont le dos était très échancré ; *vraiment* très échancré : si j'avais eu des fossettes sur les fesses, on les aurait vues. Elle m'aida à nouer la ceinture autour de mes hanches, puis me poussa délicatement vers la porte.

La pièce était ordinaire jusqu'à l'austérité, meublée seulement d'un lit et équipée d'un évier et d'un petit WC dans un coin. Dans un autre coin se trouvait ce qui semblait être une minuscule douche ouverte. Les murs étaient faits de verre épais, avec une simple ouverture en guise de porte, et des rainures au sol de chaque côté de la vitre.

Lyonette me vit observer les marques au sol et se renfrogna :

— Des cloisons aveugles descendent pour que nous restions dans nos chambres, hors de vue, expliqua-t-elle.

— Souvent ?

— Ça arrive.

La « porte », une simple ouverture, donnait sur une étroite galerie qui s'étirait loin sur ma droite, mais s'arrêtait rapidement sur ma gauche pour tourner à angle droit. Juste en face ou presque de la « porte », se trouvait un autre passage, avec de nouveau les marques au sol ; ledit passage ouvrait sur une grotte, humide et froide. Une ouverture cintrée tout au fond de la grotte laissait entrer une brise fraîche dans le sombre espace rocheux ; derrière, une chute d'eau impétueuse et mugissante accrochait des lambeaux de lumière. Lyonette me conduisit de l'autre côté du mur d'eau, dans un jardin si resplendissant que les yeux avaient du mal à s'y habituer. Des fleurs éblouissantes de toutes les couleurs imaginables s'épanouissaient au milieu d'une profusion d'arbres aux feuilles parcourues de nuées de papillons. Une falaise artificielle se dressait au-dessus de nous, avec encore plus de verdure exubérante sur son sommet plat, des arbres sur les bords s'élevant jusqu'à caresser le toit de verre qui s'étendait extrêmement loin. De hauts murs noirs – trop hauts pour voir ce qui se trouvait derrière – m'apparaissaient à travers la végétation située plus près du sol, ainsi que des poches d'espace dégagé entourées de vigne vierge. J'imaginai qu'il devait s'agir d'entrées conduisant à des salles comme celle d'où nous venions.

L'atrium était gigantesque, écrasant par ses seules dimensions, avant même que l'esprit ne considère sa débauche de couleurs. La chute d'eau alimentait un étroit ruisseau qui serpentait jusqu'à un petit étang orné de nénuphars, et des chemins de sable blanc traversaient la végétation jusqu'aux autres « portes ».

La lumière qui s'insinuait par le toit-verrière était d'un lavande profond mêlé de rose et d'indigo – le soir tombait. Le ciel était éclatant l'après-midi de mon enlèvement, mais j'avais l'étrange impression que c'était un autre jour. Je pivotai lentement sur moi-même pour essayer d'embrasser du regard la totalité de l'espace, mais c'était bien trop grand. Mes yeux ne saisissaient pas la moitié de l'ensemble, et mon cerveau ne parvenait pas à intégrer la moitié de ce que je voyais.

— Qui est le salopard qui... ?

Lyonette laissa échapper un petit rire, un rire sonore qui s'arrêta net, comme si elle avait peur que quelqu'un l'entende.

— On l'appelle le Jardinier, reprit-elle d'un ton sec. Approprié, non ?

— C'est quoi, cet endroit ?

— Bienvenue au Jardin des Papillons.

Je me tournai vers elle pour lui demander ce que cela signifiait, mais ce que je vis à cet instant répondit à ma question.



Elle boit une longue gorgée d'eau, fait rouler la bouteille entre ses paumes. Quand elle semble avoir assez bu, Victor donne une petite tape sur la table pour avoir son attention.

— Qu'avez-vous vu ? relève-t-il, l'encourageant à poursuivre.

Elle ne répond pas.

Il sort la photo de la poche de sa veste et la pose sur la table entre eux.

— Qu'avez-vous vu ? répète-t-il.

— Vous savez, ce n'est pas en me posant des questions dont vous connaissez déjà la réponse que vous risquez de m'inciter à vous faire confiance.

Ses épaules se relâchent et elle se renverse contre le dossier de sa chaise, avec la même morgue que précédemment.

— Nous sommes le FBI ; généralement les gens considèrent que nous sommes du bon côté de la barrière.

— Et Hitler, vous croyez vraiment qu'il pensait incarner le mal ?

Eddison s'agite sur le rebord de sa chaise.

— Vous comparez le FBI à Hitler ?

— Non, je me contente d'ouvrir des perspectives et de relativiser les choses sur le plan moral.

Quand ils ont reçu l'appel, Ramirez a filé directement à l'hôpital, tandis que Victor est venu ici pour coordonner le déluge d'informations qui arrivaient. C'est Eddison qui a fait le tour de la propriété. Eddison réagit toujours avec emportement face à l'horreur.

— Est-ce que ç'a été douloureux ? demande Victor en reportant son regard sur la fille en face de lui.

— Affreusement douloureux, répond-elle en suivant des yeux les lignes du motif sur la photo.

— L'hôpital dit que ça remonte à plusieurs années ?

— C'est une question ?

— Disons une constatation qui a besoin d'une confirmation, précise-t-il, en lui souriant cette fois.

Eddison le regarde en fronçant les sourcils.

— On peut dire beaucoup de choses des hôpitaux, mais rarement qu'ils sont totalement incompetents.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? s'agace Eddison.

— Oui, ça remonte à plusieurs années, consent-elle à dire.

Des années passées à interroger ses filles à propos de leurs bulletins scolaires ou leurs petits amis l'ont familiarisé avec cette manière adolescente de fonctionner. Il laisse le silence

s'installer durant une minute, puis deux, et regarde la fille retourner la photo d'un geste lent. Les psys qui travaillent avec l'équipe auraient certainement une ou deux choses à dire là-dessus.

— Par qui a-t-il fait faire ça ?

— Par la seule personne au monde en qui il pouvait avoir une confiance absolue.

— Un homme aux multiples talents.

— Vic... tenta d'intervenir Eddison.

Sans quitter la fille des yeux, Victor donne un coup de pied dans la chaise de son équipier, qui ressent la vibration. La fille esquisse un sourire qui vient récompenser son commentaire provocateur. Pas un vrai sourire, ni même un demi-sourire, mais quelque chose qui s'y apparente. La fille l'observe par-dessous le bord d'une bande enroulée autour de ses doigts à la manière d'un gant plutôt que d'une moufle.

— Les aiguilles font un sacré bruit, pas vrai ? Surtout quand on n'a rien demandé. Pourtant, c'est bien un choix que l'on fait, parce qu'il y a une alternative.

— La mort, croit deviner Victor.

— Pire.

— Pire que la mort ?

Eddison pâlit ; la fille le remarque, mais plutôt que de se moquer de lui, elle le fixe en hochant solennellement la tête.

— Il sait ce que je veux dire, répond-elle. Vous n'y étiez pas, n'est-ce pas ? Le lire, ce n'est pas la même chose.

— Qu'est-ce qui est pire que la mort, Maya ?

Elle glisse un ongle sous l'une des croûtes fraîches de son index droit et la décolle, faisant perler des gouttes de sang qui imbibent aussitôt la bande de gaze.

— Vous seriez étonné de la facilité avec laquelle on peut se procurer du matériel de tatouage.



La première semaine, on ajouta chaque soir quelque chose à mon dîner pour me rendre docile. Lyonette restait avec moi durant la journée, mais les autres filles – qui étaient apparemment plus nombreuses que je ne l’avais imaginé – se tenaient à l’écart.

— C’est normal, me dit Lyonette quand je le lui fis remarquer au cours d’un déjeuner. En engouffrant une bouchée de salade, elle m’expliqua : Les pleurs ont tendance à stresser tout le monde.

On pouvait dire tout ce qu’on voulait du mystérieux Jardinier, mais les repas qu’il fournissait étaient excellents.

— La plupart des filles préfèrent rester en dehors de ce qui se passe jusqu’à ce que nous sachions comment une nouvelle va s’adapter.

— Excepté toi.

— Il faut bien qu’il y ait quelqu’un. Je sais gérer les larmes quand c’est nécessaire.

— Mais quel soulagement ce doit être pour toi que je n’en aie versé aucune.

— Justement, dit Lyonette en piquant un morceau de poulet grillé avec sa fourchette. Il n’y a pas eu un moment où tu as pleuré ?

— Pourquoi, ça servirait à quelque chose ?

— Je sens que je vais ou bien t’adorer, ou bien te détester.

— Préviens-moi quand tu le sauras, dis-je, je tâcherai d’agir en conséquence.

Elle me lança un sourire carnassier qui découvrit ses dents blanches.

— Garde cette attitude, mais pas avec lui.

— Pourquoi est-ce qu’il veut que je dorme le soir ?

— Par mesure de précaution. Il y a tout de même une falaise, là, dehors.

À cet instant, je me demandai évidemment combien de filles s’étaient jetées du haut de cette falaise avant qu’il ne

prenne ses précautions. Je m'efforçai d'évaluer la hauteur de cette monstruosité artificielle : neuf mètres ; peut-être dix. Était-ce suffisamment haut pour se tuer sur le coup ?

Je m'étais habituée à me réveiller dans cette pièce vide quand l'effet des médicaments se dissipait, Lyonette assise sur un tabouret à côté de moi. Mais à la fin de la première semaine, je m'éveillai allongée sur le ventre, sur un banc au rembourrage dur, une forte odeur d'antiseptique flottant dans l'air. Ce n'était pas la même pièce ; celle-ci était plus grande, avec des murs en métal et non en verre.

Et il y avait quelqu'un d'autre à l'intérieur.

Je n'y voyais rien, l'effet sédatif des somnifères m'empêchant encore d'ouvrir les paupières, mais je sentais une présence toute proche. Je m'efforçais de respirer calmement, et aussi de tendre l'oreille, mais une main se posa sur mon mollet nu.

— Je sais que tu es réveillée.

C'était une voix d'homme, au timbre moyen, la voix d'une personne cultivée, avec un vague accent du Nord-Est américain. Une voix agréable. La main caressa mon mollet, remonta sur mes fesses et jusque dans le creux de mes reins, me donnant au passage la chair de poule, bien qu'il fît chaud dans la pièce.

— J'aimerais que tu restes calmement allongée, sans bouger ; sans quoi nous risquerions de le regretter tous les deux, me dit-il.

J'essayai de tourner la tête dans la direction de sa voix, mais la main vint appuyer sur ma nuque pour m'empêcher de remuer.

— Je préférerais ne pas avoir à t'attacher pour ce que j'ai à faire ; ça gênerait les lignes du motif. Si tu penses que tu ne pourras pas rester immobile, je te donnerai quelque chose qui réglera le problème. Mais là encore, je préférerais faire sans. Sauras-tu rester immobile ?

— Pour ? demandai-je, presque dans un murmure.

Il me colla dans la main un morceau de papier à l'aspect « glacé ».

J'essayai de garder les yeux ouverts, mais les somnifères me faisaient irrésistiblement ciller.

— Si vous ne commencez pas tout de suite, puis-je me redresser pour m'asseoir ?

La main caressa mes cheveux, les ongles effleurant mon cuir chevelu.

— Tu peux, me répondit-il d'un ton étonné.

Il m'aida à me redresser sur le banc. Je frottai mes yeux encore lourds et regardai la photo dans ma main, pendant que celle de l'homme continuait de me caresser les cheveux. Je pensai à Lyonette et aux autres filles que j'avais vues de loin ; je n'étais pas surprise, à proprement parler.

Effrayée, mais pas surprise.

Il se tenait derrière moi ; je sentais son parfum aux notes épicées. Raffiné, probablement hors de prix. Devant moi se trouvait un kit de tatouage professionnel complet, les encres disposées sur un plateau à roulettes.

— Je ne ferai pas intégralement le motif aujourd'hui.

— Pourquoi est-ce que vous nous marquez ?

— Parce qu'on n'imagine pas un jardin sans papillons.

— On ne pourrait pas par hasard en rester à la métaphore ?

Il rit ; un rire sonore et dégagé. Celui d'un homme qui adore rire mais ne trouve pas suffisamment d'occasions de le faire, et qu'une telle opportunité ravit par conséquent d'autant plus. On apprend certaines choses avec le temps, et c'est une des plus importantes que j'ai apprises sur lui. Il recherchait dans la vie plus de joie qu'il n'en avait.

— Ça ne m'étonne qu'à moitié que ma Lyonette t'aime bien. Tu as du caractère, tout comme elle.

Je ne trouvai rien à répondre à cela, rien qui ait du sens. Il ratissa délicatement mes cheveux avec ses doigts, les ramena

en arrière par-dessus mes épaules, puis ramassa une brosse et la passa dans ma chevelure jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul nœud, et même plus longtemps encore. Je crois qu'il aimait faire cela autant que tout le reste, réellement. Quel plaisir plus simple que celui de brosser les cheveux de quelqu'un. Être autorisé à le faire. Il termina en me faisant une queue-de-cheval, l'attacha avec un élastique, avant de l'enrouler pour former un gros chignon qu'il maintint en place avec un chou-chou et des épingles.

— Remets-toi sur le ventre maintenant, s'il te plaît.

J'obéis ; tandis qu'il s'écartait, j'aperçus brièvement un pantalon droit kaki de style « dockers » et une chemise à col boutonné. Il tourna ma tête du côté opposé, ma joue appuyée sur le cuir noir du banc, et plaça mes bras le long de mon corps. Ce n'était pas très confortable, mais cela n'avait rien d'affreusement inconfortable non plus. Quand je me raidis pour ne pas sursauter ni même tressaillir, il me donna une tape sur les fesses.

— Détends-toi, m'enjoignit-il. Si tu es crispée, cela fera plus mal et cela mettra aussi plus de temps à guérir.

J'inspirai profondément et obligeai mes muscles à se relâcher. Je serrai et desserrai les poings, libérant à chaque mouvement un peu plus de tensions dans mon dos. C'est Sophia qui nous avait enseigné la technique, surtout pour empêcher Whitney de craquer nerveusement comme cela lui arrivait régulièrement, et...



— Sophia ? Whitney ? Elles font partie du groupe des autres filles ? l'interrompit Eddison.

— Des filles, oui. Enfin, Sophia devrait plutôt être considérée comme une femme.

Elle boit une autre gorgée, et jauge la quantité d'eau restante dans la bouteille.

— En fait, Whitney aussi, pour tout dire. Ce sont des femmes.

— À quoi ressemblent-elles ? Nous pouvons comparer leurs noms à...

— Ce ne sont pas des filles du Jardin.

Il est difficile d'interpréter le regard qu'elle adresse au jeune agent, entre apitoiement, amusement et dérision.

— J'avais une vie avant, vous savez. Ma vie n'a pas commencé au Jardin. Du moins, pas dans ce jardin-là.

Victor retourne la photo, s'efforce de calculer combien de temps une telle entreprise a pu prendre. C'est si grand, il y a tant de détails.

— Il n'a pas fait cela en une fois, lui dit la fille, en le regardant fixer intensément le tatouage. Il a commencé par les contours, et puis il lui a fallu deux semaines pour ajouter l'ensemble des couleurs et des détails. Quand il a eu terminé, j'étais devenue un de ses Papillons, un de plus. Dieu créant son propre petit monde.

— Parlez-nous de Sophia et Whitney, l'encourage Victor, trop heureux de laisser la question du tatouage de côté pour le moment, et de changer de sujet.

Il croit savoir ce qui est arrivé quand le tatouage a été achevé justement, et, lâcheté ou non, s'il peut retarder encore un peu le moment de l'entendre le lui expliquer, il ne s'en plaindra pas.

— J'ai vécu avec elles.

Eddison sort un carnet en moleskine de sa poche.

— Où ?

— Dans notre appartement.

— Je ne vous conseille pas de... commence Eddison.

Mais Victor l'interrompt aussitôt :

— Parlez-nous de cet appartement.

— Vic, proteste Eddison. Elle n'a pas l'intention de nous dire quoi que ce soit.

— Elle le fera, répond-il. Quand elle sera prête.

La fille les regarde en silence, jouant à se passer la bouteille d'une main à l'autre à la manière d'un palet de hockey.

— Parlez-nous de cet appartement, répète Victor.



Nous étions huit à vivre là ; toutes employées dans le même restaurant. C'était un gigantesque loft, une seule pièce, avec des lits et des malles alignés comme dans une caserne. Chaque lit disposait d'un portant pour les vêtements d'un côté, et de tringles avec des rideaux de l'autre ; et au pied du lit, de quoi disposer d'un minimum d'intimité, même si c'était loin d'être idéal. Dans des circonstances normales, une telle location aurait été un enfer et le loyer exorbitant, mais c'était un quartier minable, et nous étions si nombreuses que le mois de loyer était payé en une nuit ou deux ; le reste, c'était de l'argent de poche ou presque.

Nous étions un curieux mélange d'étudiantes et de garçonnnes à l'esprit rebelle ; il y avait même parmi nous une prostituée qui avait raccroché. Certaines d'entre nous cherchaient à être libres de devenir ce qu'elles voulaient ; les autres à pouvoir choisir qu'on leur fiche la paix. La seule chose que nous avions en commun, c'était de vivre ensemble et de travailler dans ce restaurant.

Et honnêtement, c'était un peu le paradis.

Évidemment, il y avait parfois des heurts ; des disputes éclataient, des histoires s'envenimaient, on portait des coups bas, mais dans l'ensemble les choses se tassaient rapidement. À la fin, il y en avait toujours une pour prêter à l'autre une robe, une paire de chaussures ou un livre. Il y avait le travail, les cours pour celles qui en suivaient, mais nous avions de l'argent et la ville à nos pieds. Même pour moi, qui avais grandi sans être trop cadrée, cette liberté-là était merveilleuse.